

À l'adresse de NON FIDES

Vous avez l'ambition de constituer une base de données anarchistes, ce qui implique *ipso facto* de montrer la diversité des courants qui traversent ces milieux.

En définitive, nous avons compris de quoi il s'agissait quand vous avez publié le 27 avril 2014 *De l'hostilité larvée dans les milieux anti-industriels*¹ d'André Dréan. Critique du tract intitulé *l'Homme d'aujourd'hui* publié 12 ans avant, le 27 mars 2002. Cette critique du tract parlait de « l'incroyable hostilité larvée contre l'avortement en général que contenait ce texte. » À la lecture du tract, chacun peut voir qu'il n'est question que de la difficulté de l'exercice de l'avortement dans les conditions modernes.

Henri Mora, l'un des deux auteurs dudit tract a fait une réponse circonstanciée à ces calomnies, répondant point par point à l'inanité de la critique dans *Réponse aux calomnies* du 10 mai 2014. Il remarque ainsi : « ...tu reproches d'abord à ce texte (...) de ne pas aborder un sujet que tu aurais souhaité que nous abordions. Je veux bien l'entendre, mais peut-on parler alors "d'ignorance et de dédain" parce que nous ne l'abordions pas ? J'y vois plutôt de ta part des a priori et un procès d'intention. »

Vous avez jugé bon de ne pas publier la réponse d'Henri Mora vous plaçant ainsi résolument dans le sillage d'un vieux gourou obsessionnel, éternel étudiant raté en philosophie. Dréan intervient systématiquement pour décourager les luttes, ou pour entraver leur transmission quand il y revient quelques décennies plus tard, en abritant ses jugements unilatéraux sous l'orgueilleux manteau d'une pose critique qui se réduit à un manichéisme de circonstance. À le lire de près ses démontages ne présentent pas une critique susceptible de nourrir les luttes en précisant ou en améliorant une réflexion commune, mais construisent une trajectoire historique orientée par la publicité hallucinée de sa propre droiture.

Par exemple, *De l'hostilité...* brandit le drapeau du féminisme pour renvoyer la critique du progrès marchand, qui aborde ses formes d'aliénation particulières, à une simple position réactionnaire. Quand *l'Homme d'aujourd'hui* formule « Pourtant, nous nous inscrivons en faux contre l'opinion unanime qui veut que l'avortement légalisé et médicalisé constitue un progrès indiscutable. », Dréan ne retient pas le mot « indiscutable », mais salit publiquement ses prétendus compagnons d'un moment au nom des limitations de la « critique de la société industrielle » en feignant rhétoriquement de s'étonner que le texte soit repris chez PMO, qui pourtant participe de ce courant. Les contradictions de ce courant méritent pourtant une discussion bien plus élaborée que la vieille alternative stalinienne – progressiste ou bien réactionnaire ! –, qui ne manque pas de ressurgir sous la pose anar de l'émergence électronique du nombril à Dréan.

Nous vous laissons dans les marais saumâtres de ces délires idéologiques et vous demandons de retirer tous nos textes de votre confusion.

Acnm, le 5 février 2016

1. Pour les textes cités, voir ci-après.

LIBERTÉ D'AVORTER

DE L'HOSTILITÉ LARVÉE DANS LES MILIEUX ANTI-INDUSTRIELS

Salut, je viens de prendre connaissance de la discussion à laquelle tu participes à propos de la prise de position de « Pièces et Main-d'œuvre » en faveur du texte d'Hervé Le Meur, que j'ai critiqué dans l'opuscule « Hervé Le Meur ou la faillite de l'écologie à prétention radicale ». Vous posez la question de savoir si « Pièces et Main-d'œuvre » est hostile à l'avortement. Je répondrai : directement « non », mais indirectement « oui mais ». Au nom de la critique réductionniste de la technoscience qu'il effectue et de la faculté qu'il lui attribue d'avoir enfin réalisé l'utopie totalitaire, monde clos sans contradictions, le site dénigre, de façon systématique, les tentatives de remettre en cause l'univers de la domination, en particulier celles des années 1960 et 1970. De façon générale, pour « Pièces et Main-d'œuvre », dans la mesure où les oppositions de l'époque n'ont pas réussi à dépasser leurs limites initiales et qu'elles furent résorbées, voire absorbées par la société du capital, il en résulte qu'elles ne contenaient aucun potentiel subversif dès l'origine. C'est dans cette optique que les gestionnaires du site ont repris le texte grenoblois « L'homme d'aujourd'hui », signé de Pierre Gérard et Henri Mora, qui date de quelque dix ans et qui est typique des milieux qui gravitaient alors autour de « l'Encyclopédie des nuisances ».

A l'époque, ce texte fut présenté, lors de rencontres en forêt de Brocéliande, qui rassemblaient des individus et des cercles hostiles aux biotechnologies et aux citoyennistes à la Bové. A priori, nous étions donc entre personnes profondément hostiles au monde de la domination. Je pensais donc que le texte en question allait rencontrer l'hostilité générale. La suite a montré qu'il n'en était rien. Mais il est vrai que, déjà, lors de sa présentation dans l'un des cercles parisiens radicaux à dominante néo-situationniste, à savoir « Les Ennemis du meilleur des mondes », il n'avait guère été l'objet de critiques, à l'exception des miennes. Pas plus que « Les considérations sur la dépossession et autres réalités des temps présents », rédigé par Yannick Ogor, installé comme cultivateur à Brocéliande et partisan des thèses réductionnistes façon « l'Encyclopédie des nuisance », texte non disponible sur le Web. Je vous conseille donc de lire attentivement « L'homme d'aujourd'hui », qui, jusqu'à preuve du contraire, n'a pas été remis en

LIBERTÉ D'AVORTER

cause par ses auteurs. Il est typique des prises de position, pour le moins ambiguës, sur la question qui nous intéresse ici.

Sous prétexte de rejeter la médicalisation de la procréation, avec ce qu'elle implique comme prise de pouvoir sur les corps et les esprits, le texte recycle, mine de rien, pas mal de préjugés moraux. Il révèle déjà l'ignorance, voire le dédain, de ses auteurs sur les oppositions dites féministes à la domination dans les années 1960 et 1970. En gros, ils n'y voient que des facteurs de modernisation du capital et de l'Etat sans tenir compte du potentiel subversif que le féminisme non institutionnel a pu alors manifester, y compris contre la technoscience médicale, en particulier à travers des personnes comme Françoise d'Eaubonne, l'écoféministe la plus emblématique de l'époque. Ils passent de plus sous silence les appels de telles féministes à la généralisation des modes d'avortement réalisés par les premières concernées, via des associations non institutionnelles hostiles à la main-mise du pouvoir médical. C'était l'époque où il y avait, en France et ailleurs, pas mal de discussions sur les moyens utilisés dans les communautés premières, en particulier en Océanie, pour avorter. Il est pour le moins étrange que des personnes d'obédience « encyclopédiste », passionnées en général par ce qui touche aux façons d'être et d'agir antérieures à l'industrialisation, aient fait l'impasse là-dessus. Bien entendu, la généralisation de tels moyens, voire la création de moyens inédits, dépendait aussi de la multiplication et de la généralisation d'oppositions radicales au monde de la domination. Ce qui n'a pas eu lieu. D'où, en guise de généralisation, l'institutionnalisation de la possibilité d'avorter en milieu médical. Avec toutes les limites et les contraintes qu'elle implique.

Par suite, les deux auteurs de « L'homme d'aujourd'hui » ne se posent même pas la question de savoir si des femmes, à titre d'individus, pourraient avoir ou non la possibilité d'avorter, même dans des mondes qui ne connaîtraient pas les contraintes dues au mode de domination actuel. La question de la liberté des femmes était donc posée de front dans les années 1970 par les féministes les plus radicales. Question qui était évacuée par le Parti communiste de l'époque, au prétexte que, en Union soviétique, les femmes étaient libérées de la domination du capital ! La vision régressive des auteurs les amène à soutenir que « traditionnellement, la procréation ne relevait pas de la médecine. Il y avait la sage-femme pour celle qui voulait un enfant et la faiseuse d'anges pour celle qui n'en voulait

LIBERTÉ D'AVORTER

pas. » Il y avait aussi, ce que les deux auteurs n'abordent même pas, les tentatives d'avortement des filles des couches pauvres de la ville et de la campagne à coups d'aiguilles à tricoter et autres instruments qu'elles s'enfonçaient elles-mêmes dans l'utérus, à leurs risques et périls. Parmi les risques, il y avait aussi celui d'être emprisonné, voire d'être guillotiné pour les faiseuses d'anges. Dans de telles phrases révoltantes, j'avoue ne pas arriver à déterminer ce qui l'emporte, la suffisance ou l'application grotesque du paradigme « anti-industriel » de base qui postule que les individus étaient a priori plus libres à l'époque de la société bourgeoise naissante en France, à l'époque de la prédominance de la morale chrétienne et du code Napoléon, qu'aujourd'hui.

Les deux auteurs accusent d'ailleurs la technoscience médicale d'avoir « à tel point banalisé » l'avortement « qu'il est parfois considéré, surtout chez les jeunes, comme un moyen de contraception. » Au point que « la facilitation de cet acte en a dissous la gravité. » Mais les auteurs ne signalent même pas que des jeunes filles, même à l'heure actuelle, se retrouvent seules, enceintes et démunies parce que le père potentiel prend à la dernière minute la tangente. Désolé de le rappeler, mais de telles affirmations sont propagées par les lobbies réactionnaires qui, aujourd'hui, ne peuvent plus être hostiles à la pilule à moins de perdre encore de l'influence chez leurs ouailles, mais qui stigmatisent toujours l'avortement comme meurtre au nom de la « défense de la vie ». Je ne dis pas qu'il est toujours facile à des femmes d'avorter, en particulier vu la médicalisation de l'acte et l'absence de relations sensibles, propre au milieu hospitalier, qui pèsent souvent sur celles qui y avortent. Mais le discours sur « la gravité » est justement celui tenu, en règle générale, par le milieu hospitalier, au premier chef par les médecins chargés de l'acte, surtout lorsque les femmes en question n'ont pas eu de progéniture. Certes, sous nos latitudes, le capital et l'Etat ont beaucoup moins besoin qu'autrefois de faire appel au rôle de poules pondeuses potentielles des femmes. Il n'y a donc plus d'apologie de la natalité, comme ce fut encore le cas en France au cours des Trente Glorieuses. Laquelle prenait la forme d'impératifs moraux issus de l'univers chrétien. Par contre, même remise partiellement en cause par l'évolution du capital, l'assignation des femmes à la fonction génitrice perdure. Non seulement à cause de l'inertie opposée par des traditions parfois millénaires mais aussi parce qu'elle est encore nécessaire, comme facteur de domination.

LIBERTÉ D'AVORTER

Pour en revenir à Brocéliande, le fait que le texte de Pierre Gérard et Henri Mora ait été placé en tête de l'ordre du jour, à côté de celui de Yannick Ogor, est symptomatique. Plus symptomatique encore, le fait qu'ils n'aient presque pas provoqué d'hostilité sinon de ma part et de celle de quelques féministes présentes. Celle qui prit la parole en premier était d'ailleurs sur des positions éco-féministes, hostile à la technoscience médicale, et critiqua l'incroyable hostilité larvée contre l'avortement en général que contenaient les deux textes. La discussion qui s'ensuivit fut sabordée par les partisans de «l'encyclopédisme» les plus remontés, au prétexte habituel que l'ordre du jour portait sur les biotechnologies, et, face à l'insistance de telle ou telle féministe, ils rétorquèrent par des phrases du genre : « Les femmes ont maintenant la pilule » ! Je n'invente rien. Bonjour les adversaires de la technoscience ! Quel radicalisme ! Alors même qu'il est notoire que la pilule perturbe, c'est le moins que je puisse dire, l'organisme des femmes. La suite était inévitable : face au tir de barrage, les féministes n'avaient plus qu'à organiser les discussions sur des sujets qui leur tenaient à cœur. Je ne suis pas a priori pour des réunions non mixtes, mais là comment faire ? J'aurais d'ailleurs bien participé à leur réunion, vu ce que je pensais des positions défendues par le texte. Mais il y avait trop de tension et je n'ai pas osé le leur demander.

Voilà, je sais que j'ai été long, mais je voulais juste rappeler, pour la énième fois, que l'hostilité à la « société industrielle », même en version radicale, peut cacher des prises de positions conservatrices des plus convenues et que le phénomène n'est pas accidentel mais récurrent. En la matière, Hervé Le Meur ne fait que synthétiser ce que pas mal d'écologistes, même radicaux, y compris parfois en costume post-situationniste, pensent et écrivent parfois. Je ne sais pas quelle est actuellement la position des deux auteurs du texte. Par contre, le fait qu'il soit présenté sur le site de « Pièces et Main-d'œuvre » sans la moindre réticence de leur part, jusqu'à preuve du contraire, est pour le moins étrange. ■

André Dréan
Octobre 2013

POUR CORRESPONDRE
NUEE93@FREE.FR

L'HOMME D'AUJOURD'HUI¹

« La bonne volonté du progressiste étant décidément inépuisable, le voilà donc disposé à vivre avec des organes artificiels comme il a appris à « vivre avec le nucléaire ». Et s'il prétend encore à « penser », malgré tout, c'est probablement pour lui une façon de faire durer l'illusion subjective d'une volonté propre, l'illusion que ce serait de sa propre initiative qu'il s'adapterait, au moment même où il abdique jusqu'à la simple possibilité d'exercer celle-ci. L'éternel client, qui en ceci était resté l'*électeur*, voulait toujours croire qu'il avait un avis personnel et quelque chose à *choisir*, précisément là où il n'était qu'un organe de réception des décisions du marché. Il admet maintenant ne pas être autre chose, et c'est bien une espèce de mutation : en admettant son devenir de porte-greffes pour les produits innovants de l'industrie médicale, comme il a déjà admis son statut de code génétique dont on lui explique le fonctionnement, il admet en fait être l'appendice organique, le périphérique un peu encombrant et balourd de son terminal informatique connecté au réseau mondial ; en résumé il admet être devenu la créature de la civilisation industrielle, la forme de vie biologique dont celle-ci a besoin pour se perpétuer et s'étendre ; et qu'elle peut à bon droit décider de corriger génétiquement pour mieux l'adapter à sa fonction, comme la domestication des animaux améliorerait des espèces en sélectionnant des caractères qui les rendaient inaptes à la vie sauvage. »

Encyclopédie des Nuisances, *Remarques sur l'agriculture modifiée et la dégradation des espèces*, 1999

Au XIXe siècle, quelques mesures d'hygiène très simples ont permis d'étonnants progrès de santé. Aujourd'hui, ce ne sont plus les « miasmes délétères » qui nous environnent, mais la pollution chimique, radioactive, et bientôt génétique. Et cet empoisonnement de l'air, des eaux, de la terre ou encore du « vivant » demandera beaucoup plus de temps pour que les blessures cicatrisent. Les pollutions génétiques, elles, seront irréversibles. Face à ce constat à la portée de chacun, toute l'« ingénierie » qui s'étale pompeusement ne serait que ridicule si elle n'était odieuse.

Science et médecine connaissent aujourd'hui une crise sans précédent. La science n'a plus de réserves théoriques et la médecine se détourne de sa tâche de soigner.

Gravitation, thermodynamique, relativité, mécanique quantique ou ondulatoire : ces fondements que les sciences d'hier et d'avant-hier se donnaient, par quoi la science d'aujourd'hui les remplace-t-elle ? Le sésame du code génétique est une imposture². Les gènes ne sont rien sans leur expression ; et nous ne sommes pas, non plus, un conglomerat de protéines. Inventorier les brins d'herbe d'un champ en s'assistant d'ordinateurs serait une entreprise aussi valeureuse que « séquencer » le génome humain.

Les bulletins de victoire à la Pyrrhus que la médecine publie chaque matin, on les connaît : ici on greffe une main (que d'ailleurs on devra recouper le lendemain), là on opère un fœtus et on le remet dans le ventre de sa mère. Si, aujourd'hui, en occident, il est un problème qui domine les autres, c'est le cancer³. On a si bien échoué qu'on en est à proposer l'amputation des seins à des femmes auxquelles on a trouvé une prédisposition⁴ ! Et elles acceptent. L'invention du concept même de « médecine prédictive » annonçait cette faillite de la médecine ; car la « médecine prédictive » n'est pas une médecine.

Il se fait de nos jours, autour de la procréation, un trafic écœurant auquel l'éthique recombinaison qui fait prime n'est pas en peine de trouver des alibis. Fécondation *in vitro*, mères porteuses, insémination artificielle, congélation d'embryons, adoption d'embryons, accouchement, avortement, contraception, échographie, amniocentèse, cœlioscopie : telle est la présente extension du marché médical.

Traditionnellement, la procréation ne relevait pas de la médecine. Il y avait la sage-femme pour celle qui voulait un enfant et la faiseuse d'anges pour celle qui n'en voulait pas. La médecine a progressivement accaparé ce domaine. La propreté des instruments apportés à domicile, puis la propreté des locaux dans lesquels la parturiente se déplaçait, ont augmenté les chances d'une bonne naissance. De nos jours, l'hygiène est partout observée et la parturiente et son enfant risquent davantage une infection ou toute autre affection à l'hôpital qu'à la maison. À l'hôpital, elle est reçue comme une importune qui doit accoucher sans tarder parce qu'on n'a pas que ça à faire, et sinon on déclenche l'accouchement. On n'hésite non plus pas à recourir à la césarienne.

La situation de l'avortement a été davantage améliorée encore que celle de l'accouchement, car il a eu en plus à sortir de la clandestinité. Pourtant, nous nous inscrivons en faux contre l'opinion unanime qui veut que l'avortement légalisé et médicalisé constitue un progrès indiscutable.

Le législateur nous a donc autorisés à rétribuer ce service au grand jour et aux blouses blanches. D'objet d'infamie, il est devenu objet de fierté : fierté de l'avancement de notre société, fierté de la consommation conquérante. Mais ce n'est pas parce que la loi le permet ou parce qu'on paie que l'avortement doit être ramené à un simple objet juridique ou mercantile. On dirait que le libre choix du consommateur s'impose devant l'avortement comme devant n'importe quelle marchandise. Cet acte est à tel point banalisé qu'il est parfois

¹ Ce texte a été distribué à l'occasion du 5^{ème} festival *Image et Science* consacré à « L'Homme de demain ».

² Nous avons trouvé le secret de l'homme : c'est qu'il est fait de gènes. À ce compte, on peut s'écrier « j'ai découvert le secret du *David* de Michel-Ange : c'est qu'il est fait de marbre ».

³ Quand on aura trouvé le moyen de guérir les maladies génétiques, il y aura belle lurette que les bénéficiaires potentiels auront tous été avortés. Les gens peuvent toujours donner pour le Téléthon, escroquerie aux bons sentiments : à votre bon cœur, messieurs-dames.

⁴ « Il est difficile d'imaginer une stratégie préventive anticancéreuse plus efficace que celle-ci » soulignent les docteurs Andrea Eisen et Barbara L. Weber (université de Pennsylvanie, Philadelphie) dont *Le Monde* du 15 janvier 1999 rapporte les propos.

considéré, surtout chez les jeunes, comme un moyen de contraception. On parlait naguère d'« émanciper le corps », et c'était justement dans et autour des milieux qui luttèrent pour que l'avortement soit permis. La formule suppose une dissociation du corps et de l'esprit qui est curieuse. Cependant, il y avait là une idée qui s'est perdue. Aujourd'hui, l'idéologie dicte de s'émanciper du corps, et la conception de l'avortement est un moment de cette idéologie. On ne peut s'émanciper du corps. Le mystique s'émancipe du corps, mais il s'aliène en Dieu. La facilitation de cet acte en a dissout la gravité. Un embryon n'est pas une personne ; mais ce n'est pas non plus un objet. La tranquille assurance boutiquière avec laquelle on parle aujourd'hui d'« embryons surnuméraires » (et qu'en fait-on ? on les congèle ? on les zigouille ? on a un *projet parental* pour eux ? on les livre à l'expérimentation ? on les revend ?) signe la chosification de l'embryon, chosification que l'avortement légalisé et médicalisé a certainement contribué à faire advenir. Il aurait pu en aller autrement. Le résultat le plus patent de tout cela, c'est une immixtion accrue de la médecine dans nos vies.

En apparaissant (et il n'est pas anodin qu'elle soit apparue comme prouesse technique), la fécondation *in vitro* a créé un besoin artificiel. Auparavant, les couples qui se croyaient stériles pouvaient plus sagement se résoudre à renoncer à avoir un enfant de leur chair. Il arrivait alors qu'ils en adoptassent un ou qu'ils s'aperçussent que leur stérilité n'avait été que temporaire, et l'amour en était peut-être alors augmenté. À présent, ils seront taraudés sans répit par cette possibilité offerte par la néotechnologie médicale, défi à l'authenticité de leur désir d'enfant, face à la société et devant eux-même. Finalement, leur impatience les contraindra à une patience plus grande encore, mais plus mal supportée, car elles seront nombreuses, les tentatives, avant la réussite ou le renoncement. La fécondation *in vitro* représente un supplice pour la femme qui s'y prête, une dépréciation pour l'homme, dont la participation est amoindrie, une menace pour le couple qui souvent ne résiste pas à l'épreuve, le fardeau d'une naissance anormale pour l'enfant s'il naît, un empêchement au deuil de la naissance impossible, une occultation de la relativité de la stérilité. Les résultats sont : des échecs fréquents, des jumeaux, des triplés, des prématurés, des malformations, des « embryons surnuméraires » ; mais aussi, pour les hôpitaux : des crédits augmentés, des services ouverts, des postes créés.

Et ce n'est pas le pire. Car l'avenir de la fécondation *in vitro* n'est pas de pallier la stérilité, mais de permettre le choix de l'embryon ; et déjà des couples se livrent à cette folie. D'autres traitements ou techniques critiquables ont connu de semblables dévoiements. La chirurgie esthétique sert à façonner des seins selon la mode de la saison, ou à suivre toute autre prescription du *design corporel*. Les hormones de croissance servent à des jeunes gens normaux qui se veulent ou que l'on veut plus grands. Les examens prénataux permettent l'avortement d'enfants qui seraient morts en bas âge, puis d'enfants gravement handicapés et qui n'auraient pas pu acquérir d'autonomie, puis d'enfants prédisposés à une grave maladie, puis d'enfants qui pourraient contracter une grave maladie à quarante ans, puis d'enfants présentant une malformation bénigne. Cette technique sert clandestinement à choisir le sexe de l'enfant. Et, bien entendu, puisque la façon dont nous avons été conçus se nomme désormais « loterie génétique », ce qui est en perspective c'est de faire des « enfants sur mesure », comme sont fiers de dire ceux qui ne craignent pas d'envisager la procréation comme ils abordent l'acquisition d'une nouvelle marchandise, et de toutes ses « options ».

Francis Crick, auteur avec James Watson de la découverte de la structure de l'ADN qui leur valut le prix Nobel, a déclaré : « Aucun enfant nouveau-né ne devrait être reconnu humain avant d'avoir passé un certain nombre de tests portant sur sa dotation génétique. [...] S'il ne réussit pas ces tests, il perd son droit à la vie. » Cet effrayant projet d'infanticides ne se réalisera pas, en tout cas pas sous cette forme, puisque entre-temps on a mis au point les tests prénataux. À ceci près et *mutatis mutandis*, son idée est en train de s'incarner.

« En quoi serait-on plus respectueux d'un embryon humain en le détruisant plutôt qu'en le soumettant à une recherche de qualité ? » se demande, sur le mode oratoire, Axel Kahn (*Pour la science*, janvier 2002).

La question est mal posée, car ce n'est évidemment pas par respect de l'embryon qu'il faut s'élever contre de tels tripatouillages ; mais par respect de l'humanité. Ces embryons n'auraient jamais dû exister ; puisqu'ils existent, le mieux est de les détruire au plus vite. Seule une « éthique situationnelle » peut s'engager dans de tels tortueux chemins, c'est-à-dire une éthique qui pose une seule question : « cela nuit-il à quelqu'un ? », une éthique qui considère la société comme une somme d'individus atomisés, une éthique qui dérive de l'utilitarisme anglais, une éthique qui croit que le bien général provient de profits particuliers. C'est l'éthique qui se recombine avec la théorie économique du « laisser faire », selon laquelle à la fin du jeu de la concurrence la « main invisible du marché » établira le meilleur des mondes possibles. Alors, en livrant la médecine aux puissances d'argent, on ferait la meilleure médecine possible. C'est une éthique qui n'est pas une éthique. C'est à celle-ci que souscrivent tous les « philosophes » qui montent périodiquement à la tribune pour donner leur aval aux exactions de l'imbécillité génétique.

Considérons cependant la suite des propos d'Axel Kahn : « Il y a, me semble-t-il, un élément de solidarité entre une vie qui n'advient pas et l'amélioration des conditions d'autres vies humaines, qui rappelle la greffe d'organes de donneurs morts. » Passons sur la cocasserie de la formulation ; l'association d'idées est bien venue : ce sont en effet deux domaines où l'on pratique l'escroquerie aux bons sentiments. Vous dites : « solidarité » ; nous répondons : « industrie ». Les progrès techniques aidant, on a créé pour les transplantations une demande, et donc un marché, comme pour n'importe quelle marchandise. C'est *ainsi* que les transplantations d'organes se sont multipliées par quatre en vingt ans, en France. Il faut aussi entendre ces gens, qui émouvraient les pierres lorsqu'ils évoquent la solidarité avec des trémolos, parler « hors micro » : c'est alors que le cynisme déferle. Les scientifiques sont des gens puérils, assoiffés de reconnaissance, carriéristes, ambitieux, jaloux ; ils n'étaient déjà pas dénués de cupidité, à présent ils créent leurs propres entreprises. Ceux d'entre eux qui échapperaient à ce portrait tomberaient certainement d'accord avec notre jugement.

Si l'on fait valoir les greffes d'organes, et si l'on exhibe indécemment les greffés les plus remarquables comme des monstres à la foire, on ne procède certes pas de même avec les amputations. On ne les dissimule pas, non, mais on les fait passer de la catégorie « mutilation » à la catégorie « guérison », et le tour est joué.

On ne peut pas dire d'un membre ou d'un organe que l'on coupe qu'on le guérit. C'est au contraire faute de savoir le guérir qu'on le coupe. On recourt à une opération très ancienne et qui traditionnellement ne relevait pas de la médecine⁵. Cependant, les thuriféraires du *Meccano high tech* vont plastronnant et proclamant que la médecine fait de grands progrès et remporte de grandes victoires, au motif que le nombre de guérisons du cancer du sein ou de la prostate augmenteraient. Voilà qui est fallacieux : ce sont les amputations qui augmentent.

⁵ En s'en emparant, la médecine l'a améliorée ; mais ce faisant elle a aussi, comme à chaque fois qu'elle conquiert un nouveau domaine, accru son emprise sur nos vies et perfectionné notre asservissement, à telle enseigne qu'on a dû créer les termes « médicalisation » puis « surmédicalisation ».

Si, dans l'histoire, la prothèse a toujours voulu pallier, par le remplacement mécanique, certaines déficiences du corps humain, elle se donne à présent des objectifs bien différents qui vont de la volonté thérapeutique servant d'alibi, à l'apport de facultés nouvelles : améliorer les « performances humaines ». On espère, et on s'attèle à l'ouvrage, qu'une symbiose entre l'être humain et des artefacts mécaniques et électroniques se réalise, et qu'une jonction entre les neurones et le silicium des microprocesseurs se fasse : par le miracle de la technique, l'aveugle trouvera la vue et le handicapé la motricité. On espère aussi par ces travaux élaborer des ordinateurs ou créer de l'« intelligence artificielle » capables « de s'adapter à différentes situations et de raisonner à la façon d'un cerveau ». On comprend mieux ainsi de quelle manière l'*Homme d'aujourd'hui* perçoit sa faculté qui le distingue des espèces animales : les notions d'*intelligence* et de *raisonnement* prennent dans la bouche de ces marchands de prothèses, d'intelligences et de raisonnements le sens du mépris qu'ils ont d'eux-mêmes et de leurs semblables. Le langage n'est-il pas l'expression et le témoin de la conscience ?

Voilà plus de trente ans qu'on parle de thérapies géniques et plus de dix ans qu'on les pratique. Elles sont un échec. Il s'agit d'introduire, au moyen d'un vecteur, un gène étranger sain dans des cellules somatiques malades d'un patient, où il devra coder pour une protéine. Il est tout à fait aléatoire que le gène introduit atteigne la cellule, se fixe au bon endroit du chromosome, et assure sa fonction. Et quand il se place au mauvais endroit, on ne sait pas ce qui peut se passer : ce procédé hasardeux est celui d'apprentis-sorciers. Cependant, ses partisans continuent de promettre des triomphes pour demain et les médias louent tout au moins leurs *intentions* : jamais on n'a vu tant de philanthropie, vouloir guérir *tout*, la santé parfaite. Mais, si ces thérapeutes irresponsables parvenaient à leurs fins, il est probable que la thérapie génique servirait ensuite à opérer des transformations chez des gens sains, s'émancipant ainsi de sa fonction médicale.

Le premier essai de thérapie génique, qui a eu lieu en 1990, a été un modèle. Il s'agissait d'une fillette qui souffrait d'un déficit immunitaire sévère combiné, c'est-à-dire que c'était une « enfant-bulle ». Une équipe médicale lui préleva des globules blancs et y introduisit un gène codant pour l'enzyme voulu : ovations et vivats des médias. Puis on annonça, mais *sotto voce*, quelque chose de tout différent : pour cette maladie, un traitement plus classique s'était déjà montré encourageant, et l'application de la thérapie génique à cette enfant l'avait donc exposée sans raison valable ; d'ailleurs, la petite fille en question avait aussi fait l'objet de ce traitement plus classique ; et peut-être était-ce plutôt celui-ci qui l'avait guérie ; mais on n'était pas sûr qu'elle fût guérie ; de toute façon cette affaire hasardeuse avait été montée par des ambitieux sans scrupules appâtés par la gloire et le gain. Les coups de clairon annonçant d'importantes percées médicales ou scientifiques sont ainsi presque invariablement suivis de mises-au-point qui révèlent des dessous moins reluisants. En général, celles-ci prennent place à l'intersection de coups médiatiques, d'opérations boursières et de batailles de brevets.

Plus récemment, la mort d'un patient soumis à une thérapie génique donna matière à enquête. Il s'avéra que ce patient pouvait vivre avec sa maladie et que donc la thérapie génique l'avait inutilement mis en danger, que plusieurs autres morts de patients soumis à des thérapies géniques avaient été dissimulées par deux médecins (qui étaient par ailleurs chacun fondateur d'une société de biotechnologie), que d'une façon générale les protocoles n'étaient pas respectés, qu'il n'était pas tenu compte du bien-être des patients. Ceux-ci étaient traités comme des cobayes. Ce n'est certes pas la « compassion pour la souffrance humaine » qui anime les auteurs de tels agissements.

Mais déjà le poste avancé du progrès en veut davantage : il veut intervenir sur la lignée germinale, c'est-à-dire que les modifications, opérées dans les cellules sexuelles, seraient transmises à la descendance. On retrouve dans la meute les guérisseurs de tout, les éradicateurs de gènes défectueux, les améliorateurs de l'espèce humaine (qui se prennent sans doute eux-mêmes pour modèle de la perfection). L'échec actuel de la thérapie génique autosomique leur sert d'argument. En France, de telles pratiques sont interdites. Aux États-Unis, la loi ne les interdit pas ; mais la *Food and Drug Administration* doit donner son accord, et à ce jour ne l'a jamais fait. On parle de guérir des maladies graves, jusque là incurables ; et puis ensuite de corriger le daltonisme ou la myopie ; et encore d'ajouter des qualités telles la beauté, l'intelligence, la haute taille ; et finalement de créer des gènes nouveaux et des fonctions biologiques nouvelles. Une humanité parfaite : une humanité de *play mobil*.

Si les manipulations génétiques sont l'objet de résistances, le séquençage du génome passe généralement pour une entreprise d'accroissement des connaissances humaines n'ayant rien de blâmable. Pour démentir cette opinion, qu'il nous suffise de rapporter ce qu'ont dit plusieurs promoteurs de ce projet maintenant abouti⁶. James Watson⁷, directeur du *Human Genome Project* jusqu'en 1992 et préalablement compère de Crick : « Notre destin est inscrit dans les gènes. » Élémentaire, mon cher ! Walter Gilbert, âme de ce projet et prix Nobel de chimie : « Le séquençage de la totalité du génome humain est le Graal de la génétique humaine. » Craig Venter, généticien et homme d'affaires : « Le génome est le fondement de la médecine du futur. » Ce dernier répondait par ailleurs à un journaliste qui lui demandait ce que nous apporte la connaissance du génome : « La fin de l'ignorance, une compréhension totalement nouvelle du corps humain et une révolution dans la médecine. Quelque chose de l'ordre du projet Manhattan ou de la conquête de la Lune. Le décodage du génome va bouleverser la perception qu'a l'humanité d'elle-même. » La « conquête » de la Lune n'avait guère qu'un intérêt de prestige dans la « guerre » (froide) que les États-Unis menaient à l'URSS, et le projet Manhattan s'est conclu par le largage de bombes atomiques sur Hiroshima et sur Nagasaki. C'est quand même marrant qu'ils recourent à de telles comparaisons. On voit dans quel esprit ces scientifiques guerroyent.

La religion de l'ADN est pour notre société ce que le lyssenkisme fut pour la bureaucratie soviétique ou la théorie raciale pour le troisième Reich. Et il fallait qu'un nouvel humain prototypique adapté à ces circonstances nouvelles soit créé : c'est le chercheur-businessman.

Les désordres écologiques et sociaux sont le produit de la pensée (ou plutôt non-pensée) mécaniste, pragmatique et intéressée dont les sciences s'inspirent et qui participe à modérer cette artificialisation du monde rendue irréversible. Erwin Chargaff, dont les travaux ont aidé à découvrir la structure de l'ADN, disait qu'« il y a probablement une limite qu'on n'aurait pas dû franchir et transgresser. Cette

⁶ Déjà on parlait partout des cent mille gènes comme des deux cents familles ou des douze apôtres, et patatras, ils ne sont que trente mille.

⁷ Ce Watson semble vouloir incarner la figure du salaud. Voici, au fil des ans, quelques-uns de ses propos : « Si l'affaire suit son cours, un être humain né par reproduction clonée apparaîtra d'ici vingt à cinquante ans et même plus tôt si un pays encourage activement l'entreprise »(1971). « Notre principal souci maintenant, c'est de savoir comment nous allons pouvoir nous débarrasser rapidement de ces contrôles. [...] La présence de non-biologistes dans les comités de sécurité nous dérange, parce qu'ils pourraient prendre la réglementation au sérieux... Il nous faut réclamer aussi fort que possible la liberté d'effectuer toutes les recherches possibles sur l'ADN recombiné. Agir autrement serait contraire à toutes les traditions et toutes les possibilités de la science »(1979). « Il faudra que certains aient le courage d'intervenir sur la lignée germinale sans être sûrs du résultat. De plus, et personne n'ose le dire, si nous pouvions créer des êtres humains meilleurs grâce à l'addition de gènes (provenant de plantes ou d'animaux), pourquoi s'en priver ? Où est le problème ? »(1998).

limite est marquée par les deux « noyaux » : l'un est le noyau atomique, l'autre est le noyau cellulaire. [...] Les scientifiques ne s'intéressent pas à la contemplation attentive de la réalité, mais à son changement ».

Il paraît que les élites scientifiques veulent débattre avec le public des choix qu'elles ont déjà imposés à la société. On assiste à des campagnes que d'aucuns appellent d'« information », d'autres de « communication », d'autres encore de « propagande », et qui ressemblent en tout cas à des séances d'autocongratulation accompagnées de laus éthiques. Le ministère de la Recherche mise sur ces moyens pour « réconcilier la science et les citoyens ».

Cette volonté ne date pas d'aujourd'hui puisque dès 1982 ce thème fut mis à l'honneur lors du *Colloque national Recherche et Technologie*⁸. Cette même année 1982, la loi d'orientation et de programmation de la recherche a inclus parmi les missions assignées aux organismes de recherche celle de diffuser la culture scientifique et technique.

Une innovation remarquable, et que le directeur de la Délégation à l'Information scientifique et technique au CNRS proposait le 12 novembre 2001 aux *Assises de la Culture scientifique et technique*, serait de former à la « com' » les administratifs, les chercheurs, les ingénieurs, les techniciens et les agents, afin d'en faire des « ambassadeurs » de la science dans la société. Leur ductilité à s'adapter à ce nouveau métier serait considérée dans l'évaluation de ces salariés⁹. La « com' » n'est rien d'autre que le nom qu'on donne aujourd'hui à la propagande, même si elle ne prend pas les mêmes formes que celles que décrivait Orwell dans *1984* (le *Miniver* ne prétendait pas, lui, susciter le débat).

On se donne, pour cette « réconciliation », un budget croissant d'année en année : 58,5 millions de francs pour 2002. On a édifié la Cité des Sciences et de l'Industrie à La Villette. Chaque année voit le retour de la *Fête de la Science*. De novembre 2001 à janvier 2002 se sont tenues les *Assises de la Culture scientifique et technique*. Une initiative privée telle que le « Train du Génome » a été soutenue par le ministère de la Recherche. Ici, à Grenoble, nous comptons : *Questionner la Science, Génome mode d'emploi, MidiSciences, Image et Science*. On peut se réconcilier avec la science en allant à La Casemate, au Centre régional de la documentation pédagogique, au DSU, à la maison du Tourisme, au *Tonneau de Diogène*, ou en lisant quelques journaux de vulgarisation scientifique comme *Le Gluon*. Les bibliothèques de la ville et le Muséum d'histoire naturelle, qui traditionnellement s'occupaient de leurs choux, sont dans le coup.

Toutes ces tentatives faites pour rassurer le public auraient plutôt de quoi l'inquiéter davantage. Car enfin, est-ce aux fêtes de la raison que le spectateur est convié ? Nullement. On cherche à le séduire par de brillantes apparences, à l'épater par des prouesses techniques, à le divertir par un grand choix de supports médiatiques, à édulcorer ses craintes en créant un sentiment de familiarité avec les objets scientifiques, à l'impliquer en le faisant « entrer dans le monde de l'interactivité ». On ne peut chercher à emporter son adhésion par des motifs rationnels, car en termes de raison on se trouve toujours confronté à cet irrésoluble paradoxe : la néotechnologie cherche à pallier les maux qu'elle a elle-même suscités. Et surtout, ce ne sont pas des lieux où l'on dénoncera l'inféodation aux puissances d'argent de tout cet attirail scientifique. Car l'« inextinguible soif de connaissances de l'Homme » n'a rien à y voir. Sans investissements et sans « retour sur investissement », sans capitaux et sans « valeur ajoutée », il peut toujours avoir soif, l'Homme.

Il n'y a pas lieu de conclure. Le troupeau aveugle est en marche. Il ignore de quoi est fait ce qu'il mange. Il est incapable de survivre par ses propres moyens. Sa perte de contact avec le réel le dispense de savoir ce qu'il fait. La conscience qu'il a de lui-même a été si bien obscurcie qu'il est prêt à accepter le code génétique comme sa vérité. Pour lui, le nombre de chaînes télévisées disponibles est la mesure objective du degré de liberté offert, et la mesure quantitative de la longévité est le critère indiscutable de la vie heureuse. Toujours inquiet pourtant, il a le regard sans cesse porté vers le contenu de l'armoire à pharmacie, et l'évalue. Qu'il se rassure, s'il est chose qui ne périlitera pas de longtemps, c'est celle-là. Les maladies qui se saisissent de lui sont des fatalités, les guérisons qui lui échoient sont des miracles. Il a reçu le confort de l'inconscience, le privilège de n'avoir pas à penser. D'innovation en innovation, il se laisse traîner par l'espérance d'une vie améliorée et d'une mort retardée.

Pierre Gérard et Henri Mora, le 27 mars 2002.

⁸ On ne peut exclure que les petits problèmes du genre OGM, vache folle, amiante, dioxine aient donné un nouveau souffle au projet.

⁹ « Si l'on admet que chacun de nos salariés ou agents a un tissu relationnel de 20 personnes, il est facile de comprendre à quel point la bonne connaissance de l'organisme de recherche qui les emploie, et ce qui s'y fait, est important. La formation de nos personnels reconnue comme essentielle dans la progression des carrières doit l'être aussi pour ce qui concerne la diffusion d'une meilleure image de leurs organismes respectifs. De même que nos dirigeants sont les étendards de la science française, il ne devrait pas y avoir de meilleurs ambassadeurs en termes d'image que nos salariés. »

Objet : Réponse aux calomnies proférées dans ta lettre ouverte intitulée « De l'hostilité larvée dans les milieux anti-industriels » à propos du texte « L'Homme d'aujourd'hui » et publiée sur le site Non Fides

Bonjour,

J'ai pris connaissance de ton courrier publié sur le site Non Fides à propos d'une discussion pour le moins emberlificotée, on ne sait pas avec qui, à propos de la prise de position de PMO en faveur du texte d'Hervé le Meur. Je ne participerai pas à cette discussion. Je laisserai les concernés le faire s'ils le souhaitent.

J'interviens ici, à titre personnel, seulement en tant que co-auteur du texte « L'Homme d'aujourd'hui » que tu épingles sans ménagement dans ce courrier, laissant entendre que ce texte soutiendrait des propos inadmissibles. C'est un joli coup de maître pour qui veut créer la confusion !

Je te rejoins en tout cas sur un point : je conseille à celles et ceux qui auraient pu prendre tes propos pour argent comptant, de lire attentivement « L'Homme d'aujourd'hui »[1].

Ce texte a été publié, il y a plus de douze ans. Il participait à une campagne de protestations contre le milieu scientifique et institutionnel qui soutenait le développement des biotechnologies et notamment après le procès de René Riesel à propos du sabotage du Cirad de Montpellier, le 5 juin 1999. Sur la région grenobloise, elle avait débuté en novembre 2001 par la perturbation de l'arrivée du Train du génome et des « conférences/débats » qui l'accompagnaient ; le Train du génome faisant partie d'une campagne nationale d'information sur les biotechnologies. Il s'agissait d'un train de propagande financée par des laboratoires privés s'arrêtant dans les gares des grandes villes où étaient invités les professeurs des collèges à emmener leurs élèves visiter une expo sur la génétique et ses conséquences sur la médecine.

« L'Homme d'aujourd'hui » fut distribué quelques mois plus tard, le 27 mars 2002, sur le domaine universitaire de Saint Martin d'Hères près de Grenoble, durant le 5ème festival Image et Science intitulé « L'Homme de demain » lors d'un débat participatif sur « L'Homme réparé, robotisé, modifié. Espoirs et interrogations ». Il s'agissait d'une présentation des « progrès » des sciences appliquées à (ou sur) l'« Homme » dont les nouvelles performances allaient révolutionner l'être humain et surtout la médecine avec bien entendu le questionnement éthique d'accompagnement. C'est durant cette période que nous nous sommes rencontrés et tu ne nous en as rien dit alors. Plus tard, on m'a rapporté à plusieurs reprises et durant les douze années qui ont suivi, que tu dénigrais ce texte faisant courir les rumeurs que j'étais contre l'avortement ; rumeurs que tu continues sournoisement à entretenir aujourd'hui, en rapportant dans cette lettre ouverte les propos qu'une féministe aurait tenus en parlant cette fois-ci d'hostilité générale à l'avortement.

Le passage en question concerne seulement une partie d'un texte de 4 pages consacré à la critique de l'idéologie que soutenaient alors les institutions scientifiques et médicales et quelques-unes de leurs icônes, à propos des progrès de la médecine, autour de la procréation et ses dérivés, de la génétique et des thérapies géniques, et encore aux moyens employés pour faire admettre cette idéologie. Je te propose de relire le passage en question :

« Il se fait de nos jours, autour de la procréation, un trafic écœurant auquel l'éthique recombinaison

qui fait prime n'est pas en peine de trouver des alibis. Fécondation in vitro, mères porteuses, insémination artificielle, congélation d'embryons, adoption d'embryons, accouchement, avortement, contraception, échographie, amniocentèse, cœlioscopie : telle est la présente extension du marché médical.

« Traditionnellement, la procréation ne relevait pas de la médecine. Il y avait la sage-femme pour celle qui voulait un enfant et la faiseuse d'anges pour celle qui n'en voulait pas. La médecine a progressivement accaparé ce domaine. La propreté des instruments apportés à domicile, puis la propreté des locaux dans lesquels la parturiente se déplaçait, ont augmenté les chances d'une bonne naissance. De nos jours, l'hygiène est partout observée et la parturiente et son enfant risquent davantage une infection ou toute autre affection à l'hôpital qu'à la maison. À l'hôpital, elle est reçue comme une importune qui doit accoucher sans tarder parce qu'on n'a pas que ça à faire, et sinon on déclenche l'accouchement. On n'hésite non plus pas à recourir à la césarienne.

« La situation de l'avortement a été davantage améliorée encore que celle de l'accouchement, car il a eu en plus à sortir de la clandestinité. Pourtant, nous nous inscrivons en faux contre l'opinion unanime qui veut que l'avortement légalisé et médicalisé constitue un progrès indiscutable.

« Le législateur nous a donc autorisés à rétribuer ce service au grand jour et aux blouses blanches. D'objet d'infamie, il est devenu objet de fierté : fierté de l'avancement de notre société, fierté de la consommation conquérante. Mais ce n'est pas parce que la loi le permet ou parce qu'on paie que l'avortement doit être ramené à un simple objet juridique ou mercantile. On dirait que le libre choix du consommateur s'impose devant l'avortement comme devant n'importe quelle marchandise. Cet acte est à tel point banalisé qu'il est parfois considéré, surtout chez les jeunes, comme un moyen de contraception. On parlait naguère d'« émanciper le corps », et c'était justement dans et autour des milieux qui luttaient pour que l'avortement soit permis. La formule suppose une dissociation du corps et de l'esprit qui est curieuse. Cependant, il y avait là une idée qui s'est perdue. Aujourd'hui, l'idéologie dicte de s'émanciper du corps, et la conception de l'avortement est un moment de cette idéologie. On ne peut s'émanciper du corps. Le mystique s'émancipe du corps, mais il s'aliène en Dieu. La facilitation de cet acte en a dissout la gravité. Un embryon n'est pas une personne ; mais ce n'est pas non plus un objet. La tranquille assurance boutiquière avec laquelle on parle aujourd'hui d'« embryons surnuméraires » (et qu'en fait-on ? on les congèle ? on les zigouille ? on a un projet parental pour eux ? on les livre à l'expérimentation ? on les revend ?) signe la chosification de l'embryon, chosification que l'avortement légalisé et médicalisé a certainement contribué à faire advenir. Il aurait pu en aller autrement. Le résultat le plus patent de tout cela, c'est une immixtion accrue de la médecine dans nos vies. »

Tu reproches d'abord à ce texte (ou plutôt à ce passage de texte) de ne pas aborder un sujet que tu aurais souhaité que nous abordions. Je veux bien l'entendre, mais peut-on parler alors « d'ignorance et de dédain » parce que nous ne l'abordions pas ? J'y vois plutôt de ta part des aprioris et un process d'intentions.

Nous n'avons pas plus abordé non plus « la question de savoir si des femmes, à titre d'individus, pourraient avoir ou non la possibilité d'avorter, même dans des mondes qui ne connaîtraient pas les contraintes dues au mode de domination actuel ». Ce n'était pas l'objet de notre texte !

Tu parles ensuite de la « vision régressive » que nous aurions eue parce que nous disions que « traditionnellement, la procréation ne relevait pas de la médecine » et qu'il y avait « la sage-femme pour celle qui voulait un enfant et la faiseuse d'anges pour celle qui n'en voulait pas ». Il ne suffit pas de crier au loup ! Il ne suffit pas de dire qu'une phrase est révoltante pour qu'elle le devienne... Il aurait fallu un peu plus argumenter pour que ton correspondant et le lecteur

comprennent en quoi c'est une vision régressive de dire qu'avant que l'institution médicale s'empare de l'accouchement et de l'avortement, ces gestes et ces actes étaient pris en charge par les sages-femmes et les faiseuses d'anges. Ta méprise est ici malvenue puisqu'il s'agissait dans le texte d'un constat et non d'un jugement de valeur. Et tout ce que tu dis ensuite sur les mauvaises conditions dans lesquelles les avortements étaient effectués, le texte le mentionnait aussi. Nous disions : « La situation de l'avortement a été davantage améliorée encore que celle de l'accouchement, car il a eu en plus à sortir de la clandestinité. »

Nous accuserions ensuite, alors que nous relations simplement ce que nous pouvions lire à cette époque dans certaines revues et certains journaux, « la technoscience médicale d'avoir « à tel point banalisé » l'avortement « qu'il est parfois considéré, surtout chez les jeunes, comme un moyen de contraception. » Au point que « la facilitation de cet acte en a dissous la gravité. » » Je ne peux pas te fournir aujourd'hui les références de ce que nous signalions, mais tu pourras lire un article sur le rapport du National Health Service britannique qui alerterait encore « aujourd'hui sur l'utilisation de l'avortement répété comme simple moyen de contraception »[2] et lorsque que le texte relate la gravité de l'acte, ce n'est pas ici d'un point de vue moral ou au nom de la défense de la vie, bien entendu. Aucune femme à ma connaissance ne va se faire avorter comme elle va chez le coiffeur ou même chez le dentiste. Cela touche des sentiments, des problèmes et des choses plus profonds, plus intimes.

Des mêmes mots dans des bouches distinctes, comme des manières de faire dans des esprits éloignés ont forcément des significations différentes. En tout cas je l'espère pour ce qui te concerne ! Sans quoi nous pourrions nous poser des questions sur les méthodes que tu utilises dans cette lettre ouverte : la propagation de rumeurs, n'est-elle pas un procédé ordurier généralement utilisé par les staliniens et l'extrême droite ?

Ce texte s'adressait à une salle acquise à la pensée progressiste, pour beaucoup de gauche, qui allait applaudir un enseignant, un scientifique, un philosophe et un médecin espérant « susciter une réflexion quant à l'avenir de l'espèce humaine » selon les organisateurs. Il nous semblait intéressant de placer un miroir devant les personnes qui constituaient l'auditoire afin de leur rappeler que certains progrès dont elles sont si fières ont leur contrepartie et parfois des conséquences régressives qu'elles sont obligées d'admettre de temps en temps. Et si je me conforme à cette logique qui te fait colporter ces mensonges – je serais contre ou hostile à l'avortement parce que je critique le monde qui l'a institutionnalisé –, nous pourrions dire de toi que tu es un scientifique notoire qui aurait bien pu se retrouver dans cette salle pour féliciter les conférenciers parce que tu t'en prends à un texte qui dénonce des progrès illusoire et les soumissions à l'ordre établi qu'ils imposent... C'est bien évidemment ridicule !

Ce texte non seulement n'avait guère fait l'objet de critique, lors de sa présentation, selon ton jargon « dans l'un des cercles parisiens radicaux à dominante néo-situationniste, à savoir « Les Ennemis du meilleur des mondes » » que tu fréquentais selon tes aveux mêmes, mais il avait de plus suscité un certain intérêt. Peu de temps après, en conséquence, nous rencontrons plusieurs fois, à Paris et chez moi, certains « Ennemis du meilleur des mondes » et durant ces rencontres auxquelles tu étais présent au moins à deux d'entre elles, je ne me souviens pas que tu m'aies dit quoi que ce soit contre « L'Homme d'aujourd'hui »...

Ainsi je ne vois pas pourquoi notre texte aurait dû provoquer les hostilités que tu attendais, aux rencontres de Brocéliande, puisqu'il suscitait de l'intérêt au point qu'il figurait à l'ordre du jour. Je n'ai pas participé à ces rencontres et j'aurais par conséquent du mal à dire si ce que tu rapportes dans ta lettre ouverte, sur les discussions avec les féministes présentes dont « l'une d'elles critiqua

l'incroyable hostilité larvée contre l'avortement en général que contenaient les deux textes », le nôtre et celui de Yannick Ogor, est du même tonneau que ce que tu dénonces de « L'Homme d'aujourd'hui. Je laisserai Yannick répondre sur ce point s'il le souhaite.

S'il te semble étrange que « L'Homme d'aujourd'hui » rendu public en mars 2002 soit toujours publié sur le site de PMO, il me paraît encore plus étrange que plusieurs sites aient publié ta lettre ouverte vengeresse et calomnieuse sans que leurs responsables ne vérifient la sincérité et l'exactitude de tes propos.

Il apparaît à la lecture, après autant d'accusations mensongères et d'a priori diffamatoires, que l'objet de cette lettre n'est pas tant de mettre en lumière des incohérences que tu n'as d'ailleurs pas prouvées, ou de révéler une je ne sais quelle trahison, que de régler tes comptes avec les « milieux » auxquels tu aurais appartenu.

Ceci n'est pas très flatteur pour toi et c'est bien triste.

À bon entendeur, salut !

Henri Mora, le 10 mai 2014

[1] On peut encore effectivement retrouver ce texte sur le site de PMO à l'adresse suivante : http://www.piecesetmaindoeuvre.com/IMG/pdf/L_Homme_d_aujourd_hui.pdf

[2] <http://blog.santelog.com/2012/05/15/ivg-de-plus-en-plus-repetee-devient-elle-un-moyen-de-contraception-nhs/>